



Annales historiques de la Révolution française

373 | juillet-septembre 2013
Vivre la révolution

Les mutations de la sociabilité mondaine au miroir des réseaux épistolaires d'une noblesse d'affaires (1807-1813)

The Mutations of high society Sociability reflected in the epistolary Networks of a financial Nobility

Amandine Fauchon Chardon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12857>

DOI : 10.4000/ahrf.12857

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 59-79

ISBN : 9782200928261

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Amandine Fauchon Chardon, « Les mutations de la sociabilité mondaine au miroir des réseaux épistolaires d'une noblesse d'affaires (1807-1813) », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 373 | juillet-septembre 2013, mis en ligne le 01 septembre 2016, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12857> ; DOI : 10.4000/ahrf.12857

Tous droits réservés



LES MUTATIONS DE LA SOCIABILITÉ MONDAINE AU MIROIR DES RÉSEAUX ÉPISTOLAIRES D'UNE NOBLESSE D'AFFAIRES (1807-1813)

Amandine FAUCHON CHARDON

Les correspondances d'une noblesse émigrée permettent d'appréhender les évolutions de la sociabilité mondaine entre l'Ancien Régime et le Premier Empire. Les conversations épistolaires de la comtesse de Pontgibaud avec ses amis parisiens révèlent les difficultés financières rencontrées par une noblesse d'épée pour maintenir ses pratiques de sociabilité et de là, l'évolution des conditions matérielles des réceptions organisées. Ces correspondances sont également un témoignage de la recreation d'une vie sociable entre Trieste et Paris grâce au partage de discussions littéraires et scientifiques. Le regard d'une noblesse émigrée et d'une noblesse parisienne sur l'évolution des mœurs de la bonne société française entretient la nostalgie d'un temps révolu et une vision dichotomique de la sociabilité mondaine.

Mots-clés : sociabilité, identité, littérature, mœurs

« Mais peu à peu, je goûtais la sociabilité qui nous distingue, ce commerce charmant, facile et rapide des intelligences, cette absence de morgue et de tous préjugés, cette inattention à la fortune et au nom, ce nivellement naturel de tous les rangs, cette égalité des esprits qui rend la société française incomparable et en rachète les défauts. »¹

(1) François-René de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Livre 13, Freeeditorial, p. 8.

En 1801, lorsque François-René de Chateaubriand rentre en France après huit ans d'exil, imprégné des habitudes anglaises, il appréhende de ne plus reconnaître Paris et constate avec soulagement que l'hospitalité et l'amabilité de la société française n'ont pas disparu. Pourtant, la marquise de La Tour du Pin nuance cette appréhension du monde lorsqu'elle écrit dans son *Journal* que les « mœurs et la société ont tellement changé depuis la Révolution »². Si, aujourd'hui, l'historiographie³ considère que la sociabilité salonnaire, qu'illustrent les cercles politiques de Mme Necker, de la comtesse de Beauharnais ou de Mme Lameth, de même que les sociétés de Mme de Staël et de Mme de Beaumont, s'est maintenue au cours du Premier Empire, les contemporains perçoivent-ils, comme Chateaubriand, cette continuité de la sociabilité mondaine et la noblesse d'Ancien Régime accepte-t-elle le renouvellement des élites sociales et culturelles ?

Issues d'archives privées et inédites, les correspondances de Victoire de Moré, comtesse de Pontgibaud, permettent d'appréhender ces questions à travers l'exemple de la sociabilité mondaine à Paris au cours des années 1807-1813⁴. Émigrés à Lausanne puis à Trieste de 1792 à 1824, la comtesse, son époux et leur fils cadet, accompagnés de quelques affidés, créent une maison de commerce sur les rives de l'Adriatique sous le nom de *Joseph Labrosse et Cie*⁵. La comtesse entretient des contacts épistolaires avec ses amis parisiens, qui lui transmettent de véritables gazettes de la vie mondaine de la capitale. 560 lettres et billets sont échangés entre Trieste et Paris. La marquise de Villaines, érudite et salonnaire, Mathieu de Villenave, homme de lettres et journaliste, sont les principaux correspondants de Mme de Pontgibaud. Ils apportent leur jugement sur l'évolution des mœurs, sur les beautés à la mode, sur la vie littéraire et les divertissements parisiens,

(2) Marquise de LA TOUR DU PIN, *Journal d'une femme de cinquante ans : 1778-1815*, Paris, Chapelot, 1913, p. 8.

(3) Daniel ROCHE, *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988; Steven D. KALE, *French Salons, High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2004; Olivier BLANC, « Cercles politiques et "salons" du début de la Révolution (1789-1795) », *AHRF*, n°344, 2006, p. 63-92. L'ouvrage d'Antoine LILTI, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, reste une référence.

(4) Ces archives sont conservées au Château Dauphin de Pontgibaud, Puy-de-Dôme. Elles ont fait l'objet d'un classement et inventaire dont les cotes mentionnées sont le résultat.

(5) Archives privées, Château Dauphin, Pontgibaud (APC), Albert-François de Moré (1754-1824), comte de Pontgibaud est accompagné en émigration de sa femme, Jeanne-Jacqueline-Victoire Pecquet de Champloys (1755-1822), de leurs deux fils, Albert-Victoire (1776-1806) et Armand-Victoire (1786-1854), mais aussi de quatre domestiques : Julie Portelette, le musicien Leriche, Jeannette Deschamps et son mari.

profitant de l'intimité d'une conversation épistolaire qui n'a pas vocation à être diffusée⁶.

Ces correspondances témoignent bien sûr de l'attachement de leurs auteurs à comprendre les causes de 1789. Elles servent à justifier leurs comportements politiques, à mettre en valeur un parcours d'exception ou à faire l'apologie d'un monde désormais enseveli, mais elles sont aussi l'occasion de se raconter, en travestissant parfois la réalité, de faire part de ses incompréhensions et de ses regrets⁷. Peu utilisés pour étudier les représentations d'une sociabilité entre deux âges⁸, ces écrits permettent de saisir le regard porté par une noblesse déchue sur la société du Premier Empire, entretenant l'illusion d'une continuité de la vie sociable et une nostalgie pour un passé idéalisé, au risque d'une vision biaisée de ce qu'est la réalité de la sociabilité mondaine au lendemain de la crise révolutionnaire.

Sociabilité mondaine et évolution des fortunes sous le Premier Empire

Au milieu du XVIII^e siècle, les *Mémoires* de Marmontel livrent une bonne description de la réception organisée par M. de la Popelinière en 1746 :

« La Popelinière avoit à ses gages le meilleur concert de musique qui fût dans ce temps-là. [...] Les premiers talens des théâtres, et singulièrement les chanteuses et les danseuses de l'Opéra, venoient embellir ses soupers. À ces soupers, après que de brillantes voix avoient charmé l'oreille, on étoit agréablement surpris de voir, au son des instruments, Lany, sa sœur, la jeune Puvigné, quitter la table, et, dans la même salle, danser les airs qu'exécutoit la symphonie. Tous les habiles musiciens qui venoient d'Italie, violons, chanteuses et chanteurs, étoient reçus, logés, nourris dans sa maison et chacun à l'envi brilloit dans ses concerts »⁹.

(6) Contrairement à un usage répandu, ces lettres n'ont pas circulé à l'intérieur de l'espace mondain et n'ont pas fait l'objet de lecture publique, les épistoliers insistant auprès de leurs correspondants pour que ces courriers soient brûlés. Ces précautions n'ont pas été suivies à Trieste et ne l'ont été qu'en partie à Paris. Cela explique que seulement 38 lettres sont écrites de la main de Mme de Pontgibaud, tandis que la majorité des correspondances est l'œuvre de ses amis parisiens.

(7) Jean-Pierre BARDET et Jean-François RUGGIU, *Au plus près du secret des cœurs, nouvelles lectures des écrits du for privé en Europe du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, PUBS, 2005.

(8) L'ouvrage consacré à Noël de la Morinière (1765-1822) souligne le manque de documents d'origine privée qui auraient permis d'appréhender les comportements de cet individu pendant la période révolutionnaire, Noël de la Morinière n'ayant laissé que « des textes de circonstance et des morceaux choisis ». Éric WAUTERS, *Noël de la Morinière (1765-1822). Culture, sensibilité et sociabilité entre l'Ancien Régime et la Restauration*, Paris, Honoré Champion, Paris, 2001.

(9) Jean-François MARMONTEL, *Mémoires*, Tome 1, Paris, Librairie des bibliophiles, 1891, p. 243-244.



Près de soixante ans plus tard, le témoignage de M. de Villenave semble montrer qu'une société choisie, des mets raffinés, la musique et les chants sont toujours des éléments appréciés pour une soirée réussie, assurant la réputation d'un salon :

« Un jour de la semaine dernière, j'entrai vers les neuf heures du soir en visite dans un salon. Je vis et j'entendis à un très grand piano d'école une virtuose qui m'étonna autant qu'elle me charma. Elle improvisait avec un rare talent, une plus grande expression et des motifs très heureux. Elle chanta ensuite deux romances dont elle avoit fait les paroles et la musique et qui excitèrent un enthousiasme général. [...] C'était Mme Simon, qui fut Melle Candaille. On m'attendoit pour une lecture : c'était une Nina dont la douce mélancolie me parut faire quelque impression. Mme Simon se remit au piano et paroissant absorbée et recueillie loin de nous, elle exprima très savamment toute l'histoire de ma folle et comme j'avois terminé ma lecture par un petit conte en vers et que le sujet en étoit joyeux et même un peu impertinent, elle termina sa sombre improvisation, par des vagues charmantes. [...] Je la verrai vendredi prochain chez une baronne très jolie et très aimable, qui est née en Italie, reçoit beaucoup d'Italiens, fait des vers français avec beaucoup d'esprit et des romances dont plusieurs sont gravées. Elle avoit, il y a un an des cercles de quatre-vingt à cent personnes. Ils sont beaucoup réduits cette année et n'en sont que plus aimables »¹⁰.

Le maintien de ces dîners mondains semble accréditer la thèse d'une continuité des pratiques de sociabilité mais les conditions matérielles de la réception, comme en témoigne Mme de Villaines¹¹, souffrent de la dégradation de la position financière de la noblesse.

« Il n'y a plus pour moi de courant littéraire, de conversations instructives où j'écoutais de tout mon cœur et qui revenant d'une manière organisée et régulière, vous laissaient la commodité de pouvoir hasarder tout doucement quelques questions. Toutes ces jouissances ma bonne tenaient à nos fortunes, quoiqu'un dîner soit peu de chose en soi, pour celui qui le reçoit. Nos affidés de ce tems-là trouvaient aussi fort commode de se réunir à une bonne table, bonne chère, bon feu et de passer ainsi 4 ou 5 heures

(10) APC, lettre de M. de Villenave à Mme de Pontgibaud, 24 décembre 1812, A10 D8 179. Mme Giraud, originaire d'Ancône, correspond sans doute à la description donnée par M. de Villenave, lorsque celui-ci évoque une « baronne d'origine italienne ».

(11) Mme de Villaines, née Marie-Geneviève Talon, est l'épouse du marquis de Villaines, seigneur de Crevant, Chassignoles, Saint-Aubin, Fontancier et Breuillebault, propriétaire de l'hôtel de la Châtre et du château de Briantes, qui, parti en émigration en 1792, a vu ses biens séquestrés.

fort à leur aise, causant familièrement sur des sujets intéressants et sûrs d'être écoutés favorablement, ce qui pour un homme d'esprit n'est pas peu de chose »¹².

Au sein d'une noblesse « ruinée », le manque de moyens financiers conduit d'ailleurs « des vieilles à ne plus s'en tenir aux convenances de l'ancien ordre social »¹³ et les circonstances semblent avoir elles-mêmes poussé à une adaptation de ces conventions :

« Que veux-tu chère amie, toutes les têtes sont tournées. [...]. Au reste, si je censure plusieurs choses et usages du temps présent, il y en a aussi que je trouve fort à mon gré, quand ce ne seroit que l'affranchissement des visites. Je suis pour mon compte restée en possession de ce vrai bienfait de la Révolution et l'on a beau me dire que le faubourg Saint-Germain a repris tous ses anciens usages. Je me tiens ferme à celui-ci. »¹⁴.

Lors des repas de fondation que Mme de Villaines organise le dimanche, on observe également que les mets proposés aux invités sont loin de pouvoir paraître dans l'*Almanach des Gourmands*¹⁵. En 1808, omelette, carottes, salades ou épinards y forment l'essentiel du repas et si vin il y a, c'est une mauvaise piquette, remplacée quelquefois par une bouteille de bière, que propose avec gêne la marquise au cercle de ses habitués¹⁶. Elle rappelle aussi avec insistance, dans ses courriers destinés à son amie de Trieste, combien son intérieur domestique a changé depuis quinze ans, changement provoqué par la ruine. C'est le recrutement d'un personnel compétent -pour des sommes raisonnables- qui paraît être la principale difficulté, les domestiques étant devenus une classe « démoralisée par la Révolution » :

« Nous avons des gens solides, affectionnés qui s'appliquaient à tous les détails de leur service, pourquoi ? parce que non seulement nous les traitions bien, nous les payions bien, qu'ils avoient des profits connus et inconnus [...]. De plus, et c'est une des raisons qu'ils n'avoient pas d'autres perspectives que l'état domestique, ainsi, ils s'y tenaient tranquilles »¹⁷.

(12) *Ibidem*, août 1813, H D1 2779.

(13) *Ibid.*, 7 février 1809, H D1 2635.

(14) *Ibid.*, 12 mars 1808, H D1 2445.

(15) *Ibid.*, 30 décembre 1808, H D1 2573.

(16) APC, lettre de Mme de Villaines à Mme de Pontgibaud, le 18 novembre 1808, H D1 2555. Jean-Louis FLANDRIN, Massimo MONTANARI (dir.), *Histoire de l'alimentation*, Paris, Fayard, 1996.

(17) *Ibidem*, 29 mars 1808, H D1 2453.



Les domestiques ne demeurent plus en fait auprès de leur maître que le temps d'amasser un petit pécule. Ils cherchent à sortir de leur condition et à monter leur propre affaire en devenant souvent boutiquiers. En 1808, la domesticité de la marquise n'est composée que d'une cuisinière et d'une femme de chambre et elle souligne avec une ironie qu'elle ne peut se permettre le service d'un personnel masculin n'étant « pas assez riche pour remplir les désirs de ces Messieurs d'aujourd'hui »¹⁸.

L'évolution des rapports sociaux à la suite de la période révolutionnaire est un facteur qui contribue à la dégradation des réceptions de Mme de Villaines.

Malgré ses difficultés financières, la marquise continue pourtant à recevoir dans son appartement de la rue Montmartre, mais au prix d'une sélection du nombre d'invités conviés à ses dîners, qui forment une société « d'intimes » autour d'elle. Entre la seconde moitié du XVIII^e siècle et la première décennie de l'Empire, ce cercle est en effet réduit de moitié, passant d'environ vingt-cinq à onze ou douze habitués. Ce sont des connaissances de jeunesse (Mme de Beaumont, M. de Beaurepaire, M. de Planoy ou M. de Vaux), des hommes de lettres (M. de Villenave, l'abbé Delille, Alexandre Le Noir, l'auteur-imprimeur Charles de Pougens, appelé familièrement l'Orang-Outang), des artistes (Émilie, plus connue sous le nom de Marie-Guillemine Benois) ou des critiques d'art (Julien-Louis Geoffroy). Toutes ces amitiés ont été nouées par notre épistolière au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, principalement au sein de la société de Mme de Créqui. On n'y trouve qu'un seul étranger, recommandé par Mme de Pontgibaud : M. Altesti (un Triestin en voyage à Paris en 1808-1809). Si Mme de Villaines refuse alors de recevoir d'autres Italiens, c'est par crainte de ne pouvoir les accueillir convenablement dans ce cercle d'amis qui connaît peu de renouvellements au cours du Premier Empire, car au manque de moyens financiers de la marquise s'ajoute une sélection des participants à ses repas de fondation, qui repose principalement sur le respect des règles de la civilité. L'ostentation du luxe apparaît non seulement ridicule, mais également outrageante dans cette société où la maîtresse de maison ne peut faire les frais d'un renouvellement de toilette. Mlle de Vaux fait ainsi l'objet des moqueries de Mme de Villaines :

« [Mlle de Vaux] a tant fait qu'elle m'a presque violée pour avoir la liberté de venir à son gré, dîner les dimanches, mais j'ai tenu bon pour sa

(18) *Ibid.*



sœur, qui vraiment est au 1^{er} rang des discuteuses de rien que j'ai si souvent rencontré dans ma vie. La pauvre petite de Vaux est bonne enfant, malgré toutes ses prétentions. Je lui passe celles à l'esprit, d'abord elle en a, puis il m'est assez égal de l'entendre trancher à tort et à travers sur toute espèce d'ouvrages de littérature. Autrefois, elle m'eut impatienté, maintenant je ne l'écoute pas. Mais je ne lui passe pas ses prétentions à la toilette, parce que tout mon genre masculin s'en moque à cœur joie. Il y a 15 jours que je les ai jouées sciemment et bien sciemment un bon tour à ce sujet. Mes cousines et Emilie sont venues dîner pour la 1^{ère} fois ensemble un dimanche. Je me suis bien gardée de l'en avertir, tant j'avais peur de ses grands préparatifs en parure. Ma petite cousine de 18 ans en aurait fait de belles gorges chaudes. Ah, j'ai eu bon nez. Les autres sont venues en simple négligé, des vieilles douillettes, enfin comme on doit être sans façon et sans prétention. Elle s'est trouvée en vérité être la mieux mise et elle a fait des lamentations si risibles, des confidences si particulières et si diseuses à mes jeunes gens sur ce qu'elle appelloit trahison de ma part, qu'ils en ont ri comme des fous et que je me suis bien applaudie de ma précaution »¹⁹.

Femme du XVIII^e siècle, Mme de Villaines maîtrise l'art de la sociabilité en recherchant l'harmonie des caractères et le respect de la bienséance, au prix de l'exclusion de celles et ceux qui rompent ces codes sociaux. Dans le passage suivant, la marquise souhaite rendre compte à son amie de la continuité de sa position sociale par sa capacité à sélectionner ses invités :

« [...] tu vois que j'ai plus de monde qu'il ne m'en faut car je ne t'ai nommé que des amis intimes ou des connaissances si anciennes qu'elles sont des liaisons de véritable amitié, j'ai laissé tout le reste, surtout les grands noms et les duchesses, surtout, j'en connoissais tant autre fois ainsi que des maréchaux que j'appellois avoir mes crochets »²⁰.

Le resserrement de sa société n'est cependant pas un choix, mais une adaptation subie. La marquise ne peut en réalité fréquenter les salons de Mme de Staël ou de Mme Récamier, où, pour se présenter à la bonne société, il faut avoir les moyens de se vêtir à la mode afin d'éviter les foudres de la critique et la fin d'une réputation. L'exclusion explique le recours à ces conversations épistolaires qui, outre l'échange de nouvelles

(19) APC, lettre de Mme de Villaine à Mme de Pontgibaud, 24 octobre 1809, H D1 2671.

(20) *Ibidem*, lettre de Mme de Villaines à Mme de Pontgibaud, 12 février 1808, H D1 2420.

sur la vie des élites parisiennes, assurent la continuité d'une sociabilité héritée du siècle passé.

Les conversations épistolaires, négation d'une rupture

Au cours des dernières décennies du XVIII^e siècle, Mme de Pontgibaud et Mme de Villaines fréquentent les sociétés de Mme du Puismonbrun, de Mlle de Lespinasse, de Mme de la Ferté-Imbault et de Mme de Créqui. Le 15 octobre 1809, Mme de Villaines fait part à son amie de ses souvenirs en ces termes :

« Elle fera comme ma vieille Créqui que je vis très peu de jours avant sa mort et ma vieille la Ferté Imbault. Celle-là m'envoya chercher le jour même, je passais la matinée assise sur son lit [...]. En effet, son affaire se fit en paix tandis que personne ne s'en doutait. Cela s'appelle mourir avec esprit. Tout fut dit pour moi qui perdis une société charmante, intéressante et fort comode. Cependant, j'ai beau cherché dans ma mémoire, nous sommes les deux seules personnes restant de cette société, jadis si recherchée dans un tems auquel on ne peut refuser l'esprit et le bon goût. Je n'oserais même pas tracer sur le papier combien nous y fûmes distinguées, si je n'allais pas me placer sous la discrétion de ton amitié comme de ta modestie, mais tu dois te souvenir mieux que moi de la quantité de gens connus alors pour être pleins de talents, qui en ont laissé les preuves, et qui s'estimaient heureux de connaître nos mères et leurs filles »²¹.

Les décès de Mme de la Ferté Imbault (1791) et de Mme de Créqui (1803) symbolisent la fin d'un monde dans ce contexte où la période révolutionnaire rompt les liens sociaux d'une noblesse émigrée et rend les tentatives de reconstruction d'un réseau sociable délicat pour une noblesse restée parisienne qui ne dispose plus des moyens financiers suffisants pour assurer la qualité de ses réceptions²².

L'entretien d'anciennes amitiés par les conversations épistolaires émerge alors comme une nécessité pour tous ceux qui ont choisi de vivre à Trieste. Ayant abandonné leur nom pour le pseudonyme de Labrosse, leur carrière militaire pour le négoce et Paris pour une ville située aux confins de l'Europe, les Pontgibaud cherchent à renouer avec la vie de salon,

(21) *Ibid*, lettres de la marquise de Villaines à Mme de Pontgibaud (1807-1817), 15 octobre 1809, H D1 2591.

(22) Pierre-Yves BEAUREPAIRE (dir.), *Réseaux de correspondance à l'âge classique (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006.



constitutive de leur identité aristocratique²³. Sur les rives de l'Adriatique, ces exilés font des tentatives pour s'intégrer dans les sociétés mondaines qui s'épanouissent surtout après 1809 en raison de la présence française. Les amitiés nouées avec les gouverneurs des Provinces Illyriennes (le chevalier Séguier, Marmont, le général Bertrand dont la femme Fanny apprécie la compagnie de Mme de Pontgibaud) leur permettent de retrouver les éléments d'une vie passée²⁴. Dans cette perspective, la sociabilité maçonnique joue son rôle. Le comte fait ainsi partie, en 1812, de la loge *Vedovella*, créée en 1805 à Trieste. Il partage avec son vénérable, E.F. Baraux, le goût pour la minéralogie, à laquelle il s'est lui-même intéressé entre 1783 et 1791²⁵. Néanmoins, la vie mondaine de Trieste, perturbée par une conjoncture politique difficile, est insuffisante au regard de celle qui s'épanouit dans la capitale française. Les conversations épistolaires sont alors le meilleur moyen de renouer avec d'anciennes habitudes²⁶ et permettent de passer outre la rupture révolutionnaire.

La plume des épistoliers relève en effet les anecdotes de la bonne société parisienne et les évolutions de la République des Lettres. Ces discussions sont le fruit d'informations glanées dans le quartier du Palais Royal, où, comme au siècle précédent, toutes sortes de livres et de journaux peuvent être dénichées. C'est ici que Mme de Villaines vient « y faire sa journaliste » auprès de l'éditeur de Senne²⁷. Le prêt du *Journal de l'Empire* ou du *Mercur* lui est assuré par ses connaissances personnelles, tandis que le libraire Martinet, rue du Coq, lui fait souvent office de bibliothèque. Les discussions sont également nourries par les informations tirées des séances publiques de l'Institut de France, séances particulièrement prisées de la bonne société.

Recréation d'une sociabilité, ces correspondances témoignent aussi de l'importance accordée au début du XIX^e siècle aux curiosités scientifiques. Parmi celles-ci, l'intérêt pour le magnétisme animal occupe une place de choix et M. de Villenave fait ainsi état de sa rencontre avec « le neveu de M. de Puységur, magnétisant comme lui et avec lui » :

(23) Daniel ROCHE, « Négoce et culture dans la France du XVIII^e siècle », *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 287-307.

(24) APC, lettres écrites à M. le comte de Pontgibaud, 1792-1825, B 2042 et B 2111.

(25) Plus particulièrement aux filons de plomb-argentifère présents sur ses terres auvergnates. Archives de l'État, Trieste, direction de la police, actes réservés, n°491-513, 1812-1816.

(26) Philippe BOURDIN (dir.), *La Révolution 1789-1871 : écriture d'une histoire immédiate*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2008.

(27) APC, lettre de Mme de Villaines à Mme de Pontgibaud, 21 juin 1808, H D1 2483.

« Il m'a conté des choses merveilleuses de cette femme de Busancy. Elle est dans la maison de M. de Puységur depuis dix à douze ans. C'est une somnambule, une crisiaque d'ancienne date. Ce qu'il y a de singulier, c'est que M. de Puységur peut seul opérer sur elle. Madame de Puységur et le neveu ne peuvent chercher à se mettre en rapport magnétique avec elle, sans la faire souffrir horriblement et ils y ont renoncé. Voilà pourquoi cette femme mystérieuse refusa de se soumettre aux épreuves des médecins et voilà pourquoi les médecins et les savants Cuvier, Gilbert, Deleuze, refusèrent de signer les procès-verbaux que M. de Puységur fit imprimer, en les citant, par leurs lettres initiales, comme témoins des grandes expériences faites sous leurs yeux »²⁸.

M. de Villenave rapporte également l'existence de mouvements extrêmes :

« Il y a donc déjà des sectes dans le magnétisme. Les illuminés, les martinistes ne magnétisent pas comme le vulgaire des croyants. [...]. Je connois plusieurs de ces sectaires, ils sont très curieux à entendre. Leurs somnambules connoissent les personnes qui passent derrière un paravent et qu'ils ne connoissent pas étant éveillés. Ils les nomment s'il le faut, ils lisent, sans les ouvrir, les papiers cachetés qu'on leur met dans la main. Ils se disent en communication avec des Anges, des esprits qui les font voyager, tandis qu'on les voit sur leur chaise, dans des mondes ou des cieux inconnus »²⁹.

Ces propos s'inscrivent dans le contexte d'un renouvellement de la réflexion sur le somnambulisme dont l'aboutissement est, en 1813, la parution de l'ouvrage du naturaliste Joseph-Philippe-François Deleuze, *Histoire critique du magnétisme animal*.

Depuis 1807-1808, les correspondants notent également le renouvellement des modes autour du « gallisme »³⁰, courant véhiculé par le docteur

(28) *Ibid*, lettre de M. de Villenave à Mme de Pontgibaud, 24 décembre 1812, A10 D8 179.

(29) *Ibidem*. Courant de pensée ésotérique, le martinisme correspond au mouvement fondé en 1761 par Joachim Martinès de Pasqually, de l'Ordre des Chevaliers Maçons Elus Coëns de l'Univers. Jean-Marc VIVENZA, *Le Martinisme, l'enseignement secret des Maîtres, Martinès de Pasqually, Louis-Claude de Saint-Martin et Jean-Baptiste Willermoz, fondateur du Régime Écossais Rectifié*, Grenoble, Le Mercure Dauphinois, 2006.

(30) Théorie de la physiologie intellectuelle ou de la phrénologie diffusée par le docteur Franz-Joseph Gall, dans laquelle la détermination des traits de caractère d'un individu est faite en fonction de la morphologie de son crâne. Voir Erna LESLY, *Franz-Joseph Gall, naturforscher und anthrpologe. Ausgewählte Texte, eingeleitet, übersetzt und kommentiert*, Bern-Stuttgart-Wien, Hans Huber, 1979 ; Marc RENNEVILLE, *Le langage des crânes. Une histoire de la phrénologie*, Paris, Institut

Franz-Joseph Gall qui, contraint à quitter l'Autriche en 1805, connaît dans la bonne société parisienne un succès considérable. M. de Villenave se fait ainsi l'écho de l'engouement pour la phrénologie lié aux expériences que Gall mène dans les salons parisiens, en particulier chez Mme de Custines :

« Voici une anecdote que je puis garantir. Le docteur dinoit dans une maison. Après le diner, entre un curé provençal portant sous le bras un carton et dans ce carton, la tête de Mme de Sévigné. Comment l'avait-il eue ? Au château de Grignan, en 1793, lorsqu'on profanoit les tombeaux, pour convertir les cercueils de plomb en balles de fusil. On annonce au docteur qu'on va lui montrer le crâne d'une des personnes les plus célèbres de la France. Il regarde, observe et dit : c'est une tête ordinaire. On se récrie : non, je ne vois rien de merveilleux, de l'esprit, le talent des anecdotes et voilà tout. On le prie d'examiner son organe maternel. Ordinaire, dit-il encore. On se récrie de nouveau, nouvel examen, même décision : ordinaire, très ordinaire. [...]. L'anatomie maintenant prononcé sur la gloire et le scalpel défait les réputations. Les tabatières chronologiques abondent. Les portraits du docteur se multiplient. Les modes même s'emparent de ce nom célèbre et nous avons des modes galliques ou gallistes »³¹.

Joué en vaudeville, monté en épingle par la presse ou au contraire fortement critiqué, Gall est en fait au centre des discussions mondaines des années 1807-1808 et par la théâtralisation de ses expériences il assure la diffusion de ses théories, répondant à la curiosité des élites. Présentées sous forme anecdotique, les expériences décrites n'ont pas pour objectif de comprendre ces phénomènes mais d'apporter un divertissement intéressant aux Triestins, qui exigent de connaître toutes les « petites historiettes de société ». C'est en ce sens que ces gazettes de la vie parisienne assurent la continuité des habitudes sociables des épistoliers, en partageant leurs remarques sur les changements notables de la vie scientifique dans une société transformée par la Révolution.

Néanmoins, ces échanges épistolaires entre Paris et Trieste sont essentiellement constitués de réflexions littéraires qui reflètent les goûts de leurs auteurs. Ceux de Mme de Pontgibaud sont connus : elle possédait avant la Révolution une bibliothèque riche de 294 ouvrages³². Conservée

d'édition Sanofi-Synthélabo, 2000 ; Georges LANTERI-LAURA, *Histoire de la phrénologie : l'homme et son cerveau selon F. J. Gall*, Paris, PUF, 1993.

(31) *Idem*, 17 mars 1808, A10 D8 175.

(32) APC, 221 ouvrages ont été donnés à la bibliothèque de Clermont-Ferrand à la suite du séquestre des biens des émigrés, le 11 juillet 1794, A2 D5 20 ; 73 autres ouvrages ont pu être



au château de Briantes, celle de Mme de Villaines était encore plus fournie : 2933 volumes et 560 journaux³³. Quant à M. de Villenave, homme de lettres, auteur de la *Relation du voyage de Cent-Trente-deux Nantais* et de pamphlets politiques qui lui valent d'être suspecté pendant la Révolution, rédacteur du *Rodeur français* puis du *Journal des Curés*, il apporte aux deux femmes ses connaissances du monde de la librairie et des journalistes³⁴. Parmi les 101 ouvrages qu'elles commentent, l'Histoire, en particulier celle des monarchies européennes, représente 18 % de leurs choix de lecture, tandis que les romans et les pièces de théâtre sont également au cœur de leurs conversations, concernant respectivement 17 et 16 % des livres lus.

Ces correspondances témoignent également d'un fort intérêt pour les récits de voyages et d'explorations, la lecture de l'ouvrage d'Alexander von Humboldt, *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes*, paru en 1810, augmentant la curiosité des épistoliers pour ce géographe qui avait construit sa réputation au sein de la société de Mme de Staël³⁵. Les commentaires philosophiques et littéraires représentent 24 % de leurs lectures, à l'exemple de la *Correspondance littéraire et philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne par Grimm et Diderot* ou de l'ouvrage de Julien-Louis Geoffroy sur l'œuvre de Racine paru en 1808. Alors que la poésie est peu présente (7 % des ouvrages), la satire est plébiscitée par Mme de Pontgibaud et Mme de Villaines, agréablement étonnées du talent de Luce de Lancival³⁶. Les choix de lecture, éclectiques, font écho aux ouvrages abrités par la bibliothèque de Mme de Pontgibaud au XVIII^e siècle dans son château auvergnat. Parmi les 236 ouvrages dont les titres sont connus, 50 % concernent des ouvrages d'Histoire, comme l'*Histoire d'Angleterre* en treize volumes ou l'*Histoire de Charles V* en six volumes³⁷. Le goût de la comtesse pour les pièces de théâtre est confirmé par la présence d'une vingtaine d'ouvrages concernant les œuvres de Corneille, Racine ou de Jean-François de la Harpe. Les humanités classiques et

dénombrés : recel des biens d'émigrés, 17 brumaire an II, A2 D5 123 et 7 frimaire an II, A2 D5 167 ; vente des biens des émigrés, frimaire an II, souvenirs de la Révolution, C 66-76.

(33) Le château de Briantes est situé dans le Berry et appartenait au marquis de Villaines. Ces ouvrages sont aujourd'hui conservés à la bibliothèque de Châteauroux.

(34) M. de VILLENAVE, *La relation du voyage de Cent-trente-deux Nantais*, *Le Rodeur français* a paru du 22 novembre 1789 à mars 1790, le *Journal des Curés ou Mémorial de l'Eglise gallicane* est une feuille qui paraît tous les deux jours du 15 décembre 1806 jusqu'au 30 décembre 1809. À partir de 1810 et jusqu'en 1814, Mathieu de Villenave se consacre à la rédaction de la *Biographie universelle* commandée par les libraires-éditeurs Michaud dans laquelle il réalise 300 notices.

(35) Alexander von HUMBOLDT, *Vues des cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, F. Schoell, Paris, 1810.

(36) Luce de LANCIVAL, *Folliculus*, 1812.

(37) APC, souvenirs de la Révolution, dossier C.



les commentaires littéraires représentent 19 % des ouvrages de cette bibliothèque. La poésie, en particulier celle de l'abbé Delille, concerne 9 % des ouvrages tandis que 21 % d'entre eux sont des romans et en particulier des romans réalistes, tels que le *Paysan parvenu* de Marivaux³⁸. Malgré l'ouverture des conversations épistolaires sur les nouveautés de la République des Lettres, force est de remarquer que les genres littéraires plébiscités au XVIII^e siècle restent les mêmes en 1807-1808.

Les discussions littéraires, reflet de ces lectures, entretiennent également les normes de la sociabilité mondaine, qui définissent les comportements du beau sexe : c'est-à-dire la maîtrise de l'art de plaire en ayant une tête bien faite toute en faisant preuve d'humilité en société. Lorsqu'Isabelle de Charrière met en lumière les contradictions de ces prescriptions, Mme de Villaines refuse « d'accumuler dans son esprit des idées aussi dangereuses et aussi subversives de l'ordre social établi. »³⁹. Les romancières n'échappent pas aux ridicules et Mme de Genlis en est la principale victime:

« M. Altesti a acheté et m'a prêté le nouveau roman de Genlis, *Le fils naturel*. Je ne puis souffrir ni les événements que cette femme là imagine dans la dépravation de son imagination, ni son stile, malgré tous les éloges qu'on lui donne. [...]. Dis-moi donc pourquoi avec toute la science du cœur humain que beaucoup d'hommes de lettres accordent à cette femme là, elle n'a jamais écrit une ligne qui puisse attendrir le mien. [...]. Je sens l'hypocrisie me toucher par tous les points »⁴⁰.

Quant à Adélaïde de Souza, la marquise estime qu'il faut se garder d'être « dupe d'une faiseuse de romans »⁴¹. Néanmoins, le succès de *Corinne ou l'Italie*, roman de Mme de Staël, et les traductions françaises des œuvres de deux auteures irlandaises, Miss Ovenson et Miss Edgeworth, font l'objet d'éloges de la bonne société que partagent nos épistoliers⁴². Cependant, cette continuité, factice, sert un procédé rhétorique permettant

(38) Si les titres d'ouvrages philosophiques ne nous sont pas connus, il est vraisemblable que les œuvres de Voltaire, de Montesquieu et de Diderot étaient connues de la comtesse de Pontgibaud, car les lettres qu'elle adresse à Mme de Villaines montrent que la pensée de ces philosophes ne lui était pas étrangère.

(39) APC, lettre de Mme de Villaines à Mme de Pontgibaud, datée du 21 juin 1808, H D1 2483 ; Isabelle de CHARRIÈRE, *Lettres écrites de Lausanne*, 1785.

(40) *Ibidem.*, 28 janvier 1809, H D1 2629. Mme de Genlis était entrée en conflit avec la société de Mme de Créqui à laquelle Mme de Villaines appartenait, ce qui peut expliquer les critiques de ses ouvrages comme de sa personnalité. Martine SONNET, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1987.

(41) APC, lettre de Mme de Villaines à Mme de Pontgibaud, 1^{er} mai 1808, H D1 2463.

(42) Germaine de STAËL, *Corinne ou l'Italie*, 2 tomes, Paris H. Nicolle, 1807 ; Miss OVENSON, *Ida, Le missionnaire* ; Miss EDGEWORTH, *La mère intrigante*, deux volumes, roman traduit de l'anglais

de maintenir l'illusion d'une proximité⁴³. Or les réflexions littéraires de nos correspondants rendent compte de la sensation d'avoir basculé dans « un nouveau monde ».

Renseignements sur les auteurs à la mode ou sur de nouvelles éditions d'ouvrages publiés au cours du siècle passé, ces correspondances sont parfois de véritables tribunaux littéraires, jugeant de la médiocrité d'un poème ou de l'excellence d'un roman. La plume de M. de Villenave, le 23 décembre 1807, témoigne de cet état d'esprit :

« Vous avez entendu parler du long poème épique de M. de Parny. Jamais poème n'est tombé plus doucement dans l'oubli : il a obtenu à peine les honneurs de la critique. Aucun journaliste n'a eu le courage de le louer. Il paroît un nouveau roman de M. Pigault le Brun, *L'Homme à projet*, 4 vol. in 12. C'est dit-on fort inférieur à ses *Barons de Felsheim*. Il se répète, mêmes caractères ou caricatures, trivialités, mauvais goût, dégoût »⁴⁴.

Des critiques de ces correspondants, il ressort que la plupart des ouvrages qu'ils apprécient, ont été publiés ou lus au temps de leur jeunesse. Ce sont *Les lettres écrites de Londres sur les Anglois et autres sujets*, ouvrage de Voltaire publié en 1734, *Les mémoires sur le Louvre* de Louis Petit de Bachaumont, parus en 1752. Réactivant la querelle des anciens et des modernes, les épistoliers ne dissimulent pas leurs déceptions quant aux nouvelles publications d'auteurs qui ont fait leurs preuves à la fin de l'Ancien Régime, à l'exemple de Bernardin de Saint-Pierre au « talent vieilli » ou du poète Delille qui fait tout particulièrement les frais de ces critiques littéraires :

« Voilà le Poème des Trois règnes de la nature, qui à ce qu'on m'a dit est encore plus ennuyeux que les autres et certes c'est beaucoup à dire. Il m'est impossible de lire 4 pages de la pitié ou de l'imagination. [...] Un poète devrait savoir quand sa gloire est passée »⁴⁵.

Seules les productions réalisées dans le contexte du raffinement que nos correspondants prêtent au siècle passé sont tenues en estime. Selon eux, la Révolution a introduit une coupure dans le monde littéraire en créant

par Joseph Joly, Paris, Galignani, 1811 ; lettre de Mme de Villaines à Mme de Pontgibaud, datée d'août 1813, H D1 2773.

(43) Antoine LILT, « Épistolarité et sociabilité », *Le monde des salons...op. cit.*, p. 287-290.

(44) APC, lettre de M. de Villenave à Mme de Pontgibaud, 23 décembre 1807, A10 D8 165.

(45) *Ibid.*, lettre de Mme de Villaines à Mme de Pontgibaud, 8 septembre 1808 ; H D1 2517 et lettre de la comtesse à M. de Villenave, 31 janvier 1808, A10 D7 66.



une nouvelle conjoncture qui touche la production. La suppression des monopoles éditoriaux en 1793 jusqu'en 1810 a entraîné une augmentation du nombre des libraires et des ouvrages disponibles, conduisant à une concurrence accrue au sein du monde des lettres mais aussi à une confusion du public, « envahi par des fadaïses »⁴⁶. Les libraires profitent des maigres succès des « rimailleurs », des « verrailleurs » ou « écrivailleurs », et de l'engouement des lecteurs pour des récits de voyage soupçonnés de ne reposer sur aucun éléments de vérité. Ces « spéculations de librairie » entretiennent l'image d'une décadence du monde des lettres. Lorsque Chénier est chargé de réaliser un rapport sur la littérature en 1808 pour le *Journal de l'Empire*, nos épistoliers sont bien « curieux de voir comment [il] va se tirer d'un pas si délicat. [La littérature] a tellement dégringolé qu'à moins d'un aveuglement ridicule, il ne peut faire qu'une confession personnelle et par procuration »⁴⁷. La nouvelle génération de la République des Lettres, dépourvue d'idées originales, ne serait ainsi capable que d'imitations et peu d'auteurs méritent l'attention des lecteurs, à l'exception de Châteaubriand au sujet duquel nos correspondants se réjouissent du succès d'*Atala* paru en 1801, et qu'ils citent comme une référence en 1808. L'évolution de la littérature est cependant symptomatique de la perception de la société post-révolutionnaire par des hommes et des femmes qui ne parviennent pas à faire le deuil d'un glorieux XVIII^e siècle, temps de leur prééminence sociale. La Révolution n'a pas clos les Lumières françaises, mais il semble que ce soit davantage les représentations des contemporains qui créent l'idée d'une rupture dans l'histoire littéraire en magnifiant le temps de leur jeunesse passée⁴⁸. Le discrédit porté sur les héritages de 1789 est un moyen de terminer la Révolution, alors que l'adhésion de ces correspondants au bonapartisme leur permet d'envisager une régénération sociale⁴⁹. Le regard qu'ils portent sur l'évolution des mœurs, fruit de ces représentations, conduit à séparer sociabilité d'Ancien Régime et sociabilité du Premier Empire.

(46) Bruno BERTHERAT, Jean-Jacques YVOREL (dir.), « Le monde de l'imprimé : des territoires aux acteurs », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°39, 2009, p. 260 ; Jean-Yves MOLLIER (dir.), *Le commerce de la librairie en France au XIX^e siècle, 1789-1914*, Paris, Éditions de la MSH, 1997.

(47) APC, lettre de Mme de Villaines à Mme de Pontgibaud, 12 mars 1808, H D1 2445.

(48) Alain CORBIN, Pierre GEORGEL, Stéphane GUÉGAN, Stéphane MICHAUD, Max MILNER et Nicole SAVY, *L'invention du XIX^e siècle. Le XIX^e siècle vu par lui-même (littérature, histoire, société)*, Paris, Presses de la Nouvelle Sorbonne, 1999 ; Philippe BOURDIN, Jean-Luc CHAPPEY, *Réseaux et sociabilités littéraires en Révolution*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2007.

(49) Philippe BOURDIN, « Entre deux siècles, l'impossible bilan, la Révolution au crible de la satire littéraire », dans Michel BIARD (dir.), *Terminer la Révolution...*, Actes du IV^e colloque européen de Calais des 26-27 janvier 2001, Calais, *Bulletin des Amis du Vieux Calais*, 2002.

Le prisme des correspondances : une sociabilité de l'ancien et du nouveau monde

La réputation d'un salon repose avant tout sur la qualité et les talents des individus qui le composent. La légitimité même de telles rencontres est remise en cause par la décadence de la noblesse dont la Révolution est perçue comme l'origine. Alors que de nombreuses têtes sont tombées sur l'échafaud, d'autres ont choisi d'émigrer, souvent mus par un idéal chevaleresque attisé par leur participation à l'armée des princes. Mme de Villaines souligne l'importance des conséquences de ces départs sur le devenir des lignages car l'émigration provoque une dislocation du noyau familial, les pères et leur fils aîné partant pour l'étranger en laissant derrière eux leur femme et leurs plus jeunes enfants, tandis que les divorces sont envisagés pour sauvegarder une partie des biens demeurés sous séquestre⁵⁰. Cet éparpillement des familles conduit à un « beau galimatias » généalogique, rendant plus délicate la conclusion d'alliances matrimoniales capables d'assurer la régénération de l'aristocratie⁵¹. De ce fait, la période révolutionnaire est perçue par nos épistoliers comme un temps de désintégration de la noblesse d'Ancien Régime dans un nouveau monde qui ne reconnaîtrait plus sa prééminence sociale et dans lequel elle n'a plus les moyens d'assurer le renouvellement de ses membres⁵².

Cette perception est renforcée par l'adoption de nouveaux comportements de la part de la jeune génération que note Mme de Villaines.

« Je trouve que cela répond à l'abandon des jeunes personnes qui sont toujours repliées sur leur taille, le cou de côté et les bras allongés comme fatiguées de les porter. Nous autres qui étions toujours rôlées, pincées, redressées sur le petit bord de nos tabourets, nous eussions été fort embarrassées pour plonger dans la plume et l'on attendoit les travaux de l'enfantement pour nous permettre de connoître les commodités de la richesse. Quant à ces demoiselles, loin du tabouret, elles ne peuvent pas seulement souffrir des chaises de paille »⁵³.

(50) Dominique DESSERTINE, *Divorcer à Lyon sous la Révolution et l'Empire*, Thèse de 3^e cycle, P.U.L., Lyon, 1981 ; Philippe BOURDIN, « Mémoires d'ex-, mémoires d'exil : l'émigrante noblesse auvergnate », *AHRF*, 2006, n°343, p. 3-27.

(51) APC, lettre de Mme de Villaines à Mme de Pontgibaud, 10 septembre 1808, H D1 2523.

(52) *Ibidem*.

(53) *Ibid.*, 14-17mai 1808, H D1 2465.



L'évolution du maintien des jeunes filles symbolise ici la conscience de la fin d'une distinction aristocratique⁵⁴. Le maintien, fruit d'un long apprentissage, était au XVIII^e siècle une condition du comportement en société qui permettait de manier avec distinction la tasse de thé et le jeu de carte sans que l'inconfort du mobilier ne puisse troubler la conversation d'un cercle d'habitues. Au cours de la première décennie du XIX^e siècle, les modes vestimentaires s'adaptent au confort des appartements où le sofa remplace le tabouret : les jeunes femmes apparaissant « drapées dans des shalls de manières différentes », délaissant de ce fait les douloureux corsets, « les talons étroits hauts de trois pouces », le « panier de baleine lourd et raide », ou « une coiffure d'un pied de haut surmontée d'un bonnet nommé *Pouf* »⁵⁵. La mode à l'antique, initiée par Juliette Récamier, prend alors le pas sur les cheveux poudrés et permet la confection de chapeaux « petits, coupés sur les oreilles, le bord de devant relevé de façon à former au visage un véritable encadrement »⁵⁶. Le cachemire, la percale de laine et la mousseline sont les étoffes les plus prisées, alors que la fourrure, et en particulier l'hermine, est à la mode de l'année 1810.

Le relâchement des tenues témoigne donc du manque de crédit accordé aux salons du Premier Empire. L'évolution des comportements encouragerait les comédiens et les journalistes à la page à peupler une sociabilité salonnaire qui leur serait de ce fait plus ouverte. Les anecdotes relatives à Mlle Duchesnois et Mlle Georges confirment le ridicule que la marquise confère aux actrices :

« On étoit fort occupé ici de la beauté de Melles Georges, quoique déjà très diminuée par un libertinage effréné [...]. Elle a laissé le champ libre à sa rivale Duchesnois. La 1^{ère} est superbe et bête comme une oye. La seconde lui dispute le pas en bêtise et ton canaille »⁵⁷.

Et lorsque le public reconnaît les talents de comédienne de la jeune Florine Bazine, les deux amies s'opposent aux éloges de l'interprète d'Hermione, partagés par la bonne société, estimant qu'on devrait « donner vingt soufflets par jour [aux nouvelles carognes] pour leur apprendre à

(54) Antoine LILTI, *Le monde des salons...op.cit.* p. 98 ; Daniel ROCHE, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement XVII-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989, p. 555.

(55) APC, lettre de Mme de Villaines à Mme de Pontgibaud, 14-17 mai 1808, H D1 2465 et marquise de La Tour du Pin, *Journal d'une femme de cinquante ans...op.cit.*, p. 9.

(56) *Ibidem*, datée du 26 janvier 1810, H D1 2719. *Les modes de Paris depuis Louis XVI d'après les documents de la Bibliothèque Nationale pour la période 1775 à 1860 et d'après les modèles et créations du Bon Marché pour la période de 1860 à 1910*, Paris, Au Bon Marché, 1910.

(57) APC, 12 juin 1808, H D1 2473.

venir faire la belle au lieu de coudre et filer à côté de leur mère ». Le soutien qu'apporte en 1806 Mme de Staël à Juliette Récamier lors de la banqueroute de son mari, est d'ailleurs le reflet d'une « dégénération » de l'aristocratie, une source d'incompréhension pour des correspondantes qui insistent sur sa « réputation de fraîcheur et de bêtise, car elle étoit ni belle ni jolie, mais bien fraîche et bien bête »⁵⁸. Les conversations épistolaires partagées par Mme de Villaines et Mme de Pontgibaud disqualifient en fait la bonne société du Premier Empire au profit d'une valorisation des formes de la sociabilité mondaine de la seconde moitié du XVIII^e siècle à laquelle elles ont appartenu.

L'art de la conversation est au cœur de la sociabilité salonnière. Répondant aux désirs de divertissement des élites, il repose sur la maîtrise des règles de civilité, comme le rappellent les *Mémoires* de l'abbé Morellet, qui décrivent une soirée passée auprès de la coterie du baron d'Holbach en 1761:

« la simplicité des manières, qui sied à des hommes raisonnables et instruits, mais qui ne dégénérât point en grossièreté ; une gaieté vraie sans être folle : enfin une société vraiment attachante, ce qu'on pouvait reconnaître à ce seul symptôme, qu'arrivés à deux heures, c'était l'usage dans ce temps là, nous y étions souvent encore presque tous à sept et huit heures du soir. [...] C'est là qu'il fallait entendre la conversation la plus libre, la plus animée et la plus instructive qui fût jamais : quand je dis libre, j'entends en matière de philosophie, de religion, de gouvernement, car les plaisanteries libres dans un autre genre en étaient bannies [...] »⁵⁹.

Tout en montrant que la maîtrise de la conversation est la condition d'une réception réussie, l'abbé Morellet s'attache à faire part à ses contemporains du caractère révolu de ce passé, de la douceur inatteignable de la sociabilité qui s'épanouissait dans les salons de Mme Geoffrin ou du baron d'Holbach. L'érosion de l'art de la conversation est un argument supplémentaire du discrédit porté à la société post-révolutionnaire. Les discussions seraient gagnées par la futilité des discours et les plaisanteries de mauvais ton, plaisanteries grâce auxquelles l'abbé Felès devient « la coqueluche de toutes les belles dames du faubourg Saint-Germain »⁶⁰. Le bon mot qui permettait à son auteur de briller, laisserait place à des

(58) *Ibidem*.

(59) Abbé André MORELLET, *Mémoires sur le dix-huitième siècle et la Révolution*, Paris, Mercure de France, 1988, p 129-131.

(60) APC, lettre de Mme de Villaines à Mme de Pontgibaud, 7 février 1809, H D1 2635.



calembours rompant la civilité en raison de leur propension à faire cesser les conversations. Les divertissements de société sont également remis en cause par la réduction de la place accordée au conte, les jeunes femmes de 15 à 25 ans ne lui prêtant plus d'intérêt et préférant le silence des femmes plus âgées⁶¹. Cependant, la perte de la « gayeté françoise » ne résulte pas seulement d'un conflit de génération. Mme de Villaines lie aussi la dégradation des conversations à la persistance des idées révolutionnaires dans les discours des gens de lettres. Elle écrit ainsi :

« le peu qui cherche encore de tems en tems à vouloir pointer parmi les gens qui écrivent est toujours infecté. Non seulement d'idées qui tiennent aux funestes principes dont nous avons été les victimes, mais encore à cette rage d'antithèses, de déclamations et de hachures »⁶².

Si elle reconnaît le talent de Dussault, « car on ne peut disconvenir qu'il sait très bien ce qu'il dit », elle refuse de témoigner de l'intérêt pour un homme qui a pris part au mouvement révolutionnaire, ce qui rompt la discussion qu'elle partage en 1808 avec Mme du Bourg⁶³.

L'évolution des mœurs et l'érosion de l'art de la conversation conduisent le plus souvent à une vision dichotomique de la sociabilité mondaine dans laquelle la Révolution émerge comme un axe de séparation entre deux sociétés différentes. Alors qu'elle accueille l'Italien Altesti, la marquise souhaiterait « [...] qu'il s'échappât un peu davantage, afin de connoître plus de tableaux mouvants dans l'ancien et nouveau monde ». Elle oppose de ce fait les « gens de l'Ancien Régime » à la « nouvelle bonne compagnie »⁶⁴. Il s'agit d'une appréhension de la société qui est le fruit des représentations d'une noblesse déchue et qu'invalide la présence de nombreuses personnalités de la seconde moitié du XVIII^e siècle dans les salons parisiens du Premier Empire. Cette vision doit aussi être nuancée par les observations que fait la marquise elle-même. Elles montrent que les élites anciennes et nouvelles partagent les mêmes lieux de sociabilité, comme le salon de peinture et de sculpture de 1808 :

« Il est fermé au public ce jour, des cartes particulières ont seules le droit d'y entrer. Par conséquent, c'est le rendez-vous de tous les beaux équipages, sottes d'autrefois, sottes d'aujourd'hui [...]. Toute l'ancienne

(61) *Ibidem*, 30 décembre 1808, H D1 2573.

(62) *Ibid.*, 12 mars 1808, H D1 2445.

(63) *Ibid.*, non datée, H D1 2537.

(64) *Ibid.*, lettre de Mme de Villaines à Mme de Pontgibaud, 11 décembre 1808, H D1 2563.

bonne compagnie y étoit probablement réunie et j'ai vu presque tous les vieux visages porter des restes qui m'étoient connus [...]. Quant à la nouvelle bonne compagnie en cachemire, mais il y a de très jolies femmes, les costumes sont si favorables que leurs grâces naturelles en étoient augmentées »⁶⁵.

À la suite de l'expérience révolutionnaire, la noblesse dont Mme de Villaines est le porte-parole vit un repli sur elle-même et entretient la représentation de deux sociabilités : celle du siècle des Lumières, détentrice du bon goût, l'autre victime d'une dégradation des mœurs et des normes de la civilité. L'opposition, factice, reste le cadre d'appréhension du monde de nos correspondantes. Néanmoins, la marquise ne ferme pas la porte à une possible renaissance des qualités morales et de l'érudition constitutives de la distinction salonnrière du XVIII^e siècle :

« Je me suis informée, autant que possible, si nos riches du jour avaient le ton d'apprécier de pareilles réunions, car enfin l'esprit ne peut pas être totalement perdu en France et je n'ai la sotte vanité de croire mon jeune tems unique. Il résulte de mes petites recherches et informations que plusieurs d'entres-eux ne demanderaient pas mieux. J'entends les hommes, mais les femmes sont si sottes, si peu de chose que chacun décampe au grand galop, sitôt le caffè pris. Ainsi la dispersion emporte également le sot et l'homme d'esprit. Or ces sottes créatures là donneront de l'éducation à leurs filles et le tout reviendra ma bonne, dans quelques tems, comme cela étoit du nôtre »⁶⁶.

Les correspondances de Mme de Pontgibaud montrent donc que ce sont davantage les conditions matérielles de la réception et l'exclusion de la vie salonnrière organisée par une nouvelle génération d'élites qui sont les mutations les plus marquantes rencontrées par la sociabilité aristocratique d'Ancien Régime. La plume des épistoliers témoigne d'une volonté de renouer avec le passé par un processus de reconstruction des relations sociales. Les gazettes de la vie intellectuelle de la capitale sont en effet une poursuite des conversations mondaines qui, commencées au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, sont actualisées par les jugements émis dans cette République des Lettres du Premier Empire. En ce sens, ces épistoliers créent une continuité d'autant plus négatrice de la rupture

(65) *Ibid.*, 18 novembre 1808, H D1 2555.

(66) *Ibid.*, lettre de Mme de Villaines à Mme de Pontgibaud, datée d'août 1813, H D1 2779.

révolutionnaire que la noblesse d'Ancien Régime fait du respect des pratiques de la sociabilité mondaine un élément constitutif de son identité, et cela, même si la valorisation d'un glorieux siècle des Lumières au détriment d'une nouvelle société, avatar d'une dégénération des mœurs provoquée par la Révolution, contribue à consolider la représentation d'une sociabilité duale.

Amandine FAUCHON CHARDON
Université Blaise Pascal
Centre d'Histoire, « Espaces et Cultures »
Amandine.FAUCHON@univ-bpclermont.fr

